

REDUX

26



TRANSITION CHINOISE

Au début des années 80, Deng Xiaoping envisageait un mouvement de réformes et d'ouverture libérant l'art contemporain chinois. L'abolition des contraintes jusque-là imposées par le réalisme socialiste permettait à tout un mouvement d'avancer vers une forme de renaissance. De nouvelles perspectives, d'autres espoirs entraînèrent la transformation des thématiques abordées par les artistes. Un genre expressionniste, débridé, explosif devint très vite une source d'investissement attractif traduite par de nombreuses expositions commercialement rentables. Les spéculateurs se réjouirent alors, accordant un intérêt grandissant à l'incroyable bond économique accompli par le pays. Comment faire face à cette explosion culturelle, en saisir les subtilités ? Ne s'agit-il pas d'un « sous pop-art » ? C'est en passant par un authentique effort de traduction, tout en tenant compte de l'ensemble des figures contradictoires qui apparaissent sur la scène chinoise, qu'Eli Klein présente au sein de sa toute jeune galerie de Soho l'exposition « Lost in Transition ».

Texte par Olivier Dèzèque. Images Eli Klein Fine Art Gallery.

Pas moins de quatorze artistes contemporains chinois laissent leurs empreintes s'harmoniser sur ce bloc de West Broadway, à quelques rues du nouveau Musée d'Art Moderne de la ville de New York. Liu Bolin, Huang Yan, Chen Wenling, Li Wei, Zhang Peng, Zhang Xiaogang, Sui Jianguo et les autres acteurs de l'explosion culturelle apportent une multiplicité de témoignages soulignant une société en mutation. Peintures, tirages photographiques, sculptures, impressions et sérigraphies sont convoqués et c'est le vernis de l'art officiel qui craquèle.

Les protagonistes, âgés entre trente et quarante ans, appartiennent à la relève ou à l'avant-garde du mouvement artistique en Chine. Zhang Xiaogang est reconnu comme un des artistes contemporains les plus influents. Ses portraits, proches de l'icône, du symbole, séduisent tout naturellement. Les sujets, présentés en uniforme avec une peau douce et immaculée, flottent dans le calme et la sérénité



comme si tous portaient le même masque. Zhang décrit des individus et des familles se trouvant entre réalité et fiction, intimité et détachement. Comme si un ensemble d'émotions se cachait derrière un regard fixe et perçant. Les secrets, les pensées profondes ne seront pas révélés.

Glamour, jeunesse et sexe sont les autres obsessions avouées par les photos de Zhang Peng. La juxtaposition de couleurs riches et criardes, des textures sensuelles associées à l'imagerie irréaliste du tirage *Red n°3* (pages suivantes) nous invitent à pénétrer dans un univers profondément mélancolique. Une enfant d'une dizaine d'années tout au plus, maquillée, vêtue d'une longue robe de soirée, lascivement allongée sur un gigantesque canapé de fourrure. La mise en scène crie au secours, le cliché évoque l'isolement. Image d'une Chine dévoyée, qui offre ses enfants à la demande capitaliste ? C'est sans détour que Zhang pointe du doigt la vulnérabilité de la jeune génération urbaine désorientée, au carrefour des cultures chinoise et occidentale.

Cette première exposition à New York met également la lumière sur le travail de Liu Bolin. A travers sa série *Hiding in the city* (ci-dessus à gauche), Bolin traite ses sujets comme un ensemble minutieusement fragmenté tout en les faisant se confondre avec le décor. La dissimulation du corps devient une stratégie de survie identique à celle du caméléon dans son long combat pour la vie. Les manières de rester en contact avec le monde extérieur sont multiples et Liu opte en faveur de l'intégration. Il immerge littéralement ses sujets dans leur milieu. L'individu s'efface progressivement dans une évolution qui le submerge. L'homme pourrait creuser sa propre tombe et ainsi disparaître au sein du décor dans lequel il se fond.

C'est grâce à Sui Jianguo, le directeur du département sculpture de l'Académie des Beaux Arts de Pékin, que la sculpture abstraite et conceptuelle a été acceptée par les autorités chinoises. Sui est reconnu comme l'un des sculpteurs les plus prometteurs du XXI^e siècle. Un des mille exemplaires de son dinosaure en poly-résine rouge (ci-dessus à droite) nous accueille chez Eli Klein en dévoilant



la mention Made in China. Il n'est pas sans rappeler les jouets en plastique fabriqués au début de l'envolée économique chinoise. Mais c'est aussi un symbole puissant d'une Chine millénaire qui s'éveille à la contemporanéité. Un clin d'œil visuel au communisme et à sa lente mais sûre évaporation face à la mondialisation.

« Une scène de la vie chinoise, c'est aujourd'hui quelque chose d'à peine palpable car particulièrement éphémère » constate Eli, le directeur de la galerie. Que subsiste-t-il de Shanghai, de Pékin ? Des cités où se dressent des milliers d'échafaudages et de gigantesques travaux d'aménagement. La rue de Nankin — voie centrale de Shanghai — voit surgir des buildings dignes de Gotham City et des châteaux néo-toc-rococo. La ville nouvelle et la zone de Pudang concentrent davantage de chantiers que l'ensemble des États-Unis. C'est toute une génération qui se retrouve inévitablement dépassée dans cet espace urbain mouvant. Rebecca Heidenberg, commissaire de l'exposition, témoigne de ces nouvelles manières de vivre le pays : « La Chine se construit dans un rythme à un tel point soutenu qu'il est difficilement saisissable. Les individus sont passés d'un ersatz de société prônant un tout sociétal et dérivant des lignes de conduite communistes traditionnelles à une fragmentation pro-individualiste ».

Cette récente expression de la manière d'exister en Chine est centrée sur l'individu. Elle conduit à un phénomène de distanciation à l'égard des liens traditionnels. Ce traumatisme se trouve ironiquement et paradoxalement nourri par la marge restreinte de manoeuvre intellectuelle accordée à la libre-pensée dans le pays. Y a-t-il une forme de danger à être un artiste en Chine aujourd'hui ? « Le plus objectivement possible, le danger s'est éteint. C'est justement cette nouvelle concession de liberté qui semble diriger l'expression artistique d'aujourd'hui dans le sens d'un certain égarement » remarque



Rebecca. « Pour l'artiste, l'équilibre se réalise dans une lignée se situant à la frontière de la tradition et de la modernité, avec tout ce que cela induit ».

L'Empire du Milieu s'est ouvert sur le monde et la fraîche perméabilité des échanges obtenue a donné aux artistes chinois un nouvel ensemble d'objets, de données avec lesquels composer. Ainsi, Liu Ye manifeste dès l'âge de huit ans, et malgré la censure, le désir de s'aventurer dans la littérature prohibée. Une quinzaine d'années plus tard, il achève un cursus artistique en Chine puis part à la découverte de l'Europe afin de poursuivre sa recherche. Voyageant entre l'Allemagne et la Hollande, il se passionne pour la peinture de Mondrian dont il ignorait l'oeuvre auparavant. Les structures linéaires, les gammes de couleurs perturbent instinctivement le travail de Liu. De cette manière, la découverte de nouveaux horizons esthétiques a transformé radicalement le discours pictural des artistes chinois présenté dans « Lost in Transition ». Pop Art au second degré davantage que sous-catégorie car ce ne sont plus des objets de série qui sont plagiés et reconstitués, mais les courants artistiques eux-mêmes qui sont assimilés et transformés. Un post-modernisme au ton souvent sarcastique.

L'enjeu de « Lost in Transition » a été de rendre cohérent une pluralité de messages issus d'un langage neuf et issu de médias en quête de liberté grâce à des artistes qui sont partie prenante de ce mouvement. Ils ont su créer un espace de respiration alliant dynamisme, créativité, vitalité et humour tout en relevant le défi d'explorer un environnement qui se transforme avec une vitesse phénoménale.